

**Route 108**

Bruno Vallée

---

Number 61, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5581ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Société littéraire de Laval

**ISSN**

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Vallée, B. (2002). Route 108. *Brèves littéraires*, (61), 132–136.

## BRUNO VALLÉE

### *Route 108*

Trois heures de l'après-midi. Je roule sur la 108, là où elle frôle le lac Saint-François, aux confins de la Beauce et de l'Estrie. Un chevreuil vient de traverser la route, juste devant ma voiture. Je l'ai évité de peu. Bref moment d'émotion... C'est l'un de ces jours imprécis, aux abords de l'hiver, où l'automne semble vouloir s'éterniser. Un dimanche de novembre, froid et humide, sous un ciel blême. Voilà des heures propices à la réflexion. Au souvenir. Ce paysage de collines granitiques, de champs en friche et d'érablières dénudées ne m'a jamais paru aussi triste, aussi désolé. Il en émane une impression de terrible solitude. Combien de cadavres enterrés secrètement dans ces bois ? Combien de crimes cachés aux autorités ? Je divague. La fatigue, certainement. Mais je n'aurais pas le courage de passer toute ma vie sur une terre perdue au bout d'un rang.

Me voici maintenant dans un village... Entre l'église et la caisse populaire, l'Hôtel Central annonce des spectacles de musique country. Typique. La Beauce... Je m'arrête pour prendre un café. Il n'y a pas grand monde au bar de l'hôtel. La demi-douzaine de buveurs présents me regardent de travers, un instant. Et retournent à leur conversation, devant une Molson ou une Bleue. Je ne suis qu'un touriste. J'ai l'air

inoffensif. Pas la peine de s'énerver. D'ailleurs, ces types paraissent fourbus. Presque abrutis. Lendemain de la veille. Les samedis soir, par ici, sont plutôt agités. On s'éclate après une semaine de dur labeur, en usine ou sur la ferme. Les parkas orange fluo accrochés aux chaises me rappellent que c'est le temps de la chasse. Derrière le bar, sur un écran de télévision, une course de la série *Nascar* se déchaîne en sourdine. Le vacarme d'une station rock de Québec tient lieu d'ambiance sonore. On me sert un bien mauvais café. Visiblement, ce n'est pas la spécialité de la maison.

Drôle d'endroit, vraiment, drôle d'endroit. On se croirait presque aux États-Unis. Au cœur du *midwest*. L'Amérique profonde. Comme si les Beaucerons étaient des Américains. Des Texans qui auraient oublié d'être anglophones et protestants.

Je ne traînerai pas longtemps ici. Vaut mieux reprendre la route de clarté, comme on dit. Avant les buveurs, autant que possible. Certains d'entre eux vont quitter le bar après cinq, six bières. Ou davantage. Au volant d'un véhicule, bien entendu. Il y a de quoi frissonner. Par ici, la conduite en état d'ébriété fait partie du folklore. Et l'on considère encore les drames qu'elle provoque comme de malheureux accidents, des dommages collatéraux... On s'apitoie bien un peu sur le sort des victimes. Surtout quand elles sont jeunes. On pleure un moment sur leur tombe. Et la vie continue. La vie ! La bêtise, oui ! Quelle *joke* sinistre...

Je pense à ma sœur. Comment pourrais-je l'oublier ?

Françoise est morte dans les environs, il y a un an et demi. Sur la 108. La funeste route 108. Elle se rendait visiter sa fille... Mon beau-frère l'y conduisait, au volant de son vieux *pick-up*. Rodrigue adorait ma sœur. Leur chemin a croisé celui d'un gars soûl comme un cochon. Un habitué, si vous voyez le genre... L'hostie de crotté avait emprunté la voiture d'un copain de beuverie. Il roulait en zigzaguant... Vous devinez la suite. Collision frontale. À cent à l'heure, ça ne pardonne pas. C'est arrivé un dimanche après-midi, justement. En plein été. En plein soleil. Dans un décor tout pimpant de marguerites et d'épervières, ces fleurs que Françoise aimait tant... Ma pauvre sœur. Elle est passée si vite au doux néant. Devant l'extrême gravité de ses blessures, les ambulanciers la savaient déjà condamnée. Les médecins ont constaté officiellement son décès une heure plus tard, à l'hôpital de Saint-Georges. Quant à Rodrigue, son exceptionnelle robustesse lui a permis de survivre. Pour affronter l'immense épreuve.

J'hésite à parler de l'ivrogne responsable de cette tragédie, un certain Marco F. J'ai la nausée rien que de penser à lui. Car ce fumier s'en est tiré avec des blessures mineures, comme de raison. Les coussins gonflables font parfois de véritables miracles. Et ne savent pas que des honnêtes gens. Pour commettre les plus grossières injustices, rien ne pourrait surpasser le hasard.

Quel écœurement, tout à coup ! Quel malaise ! Pourquoi me suis-je donc arrêté si près de ce lieu maudit ? Pourquoi ?

Et tant qu'à broyer du noir... Allons-y à fond... Le chauffard arrivait peut-être de ce bar, de cet hôtel où j'ai eu l'idée stupide d'entrer. Je pourrais imaginer qu'il s'était installé à la même table que moi. Calant ses grosses bières bien plus vite que je ne sirote mon insipide café. Qui sait ? Et s'il y avait, parmi les clients, d'autres assassins en devenir ? Des amis du crotté ? Des cousins à lui ? Il était du coin, le sale porc. Ce dimanche-là, personne n'est intervenu pour l'empêcher de nuire. Personne... Soudain, je voudrais tant les insulter, ces braves buveurs de bière, je manquerais de mots pour les invectiver : trous de cul, *mottés*, crétins, enfants de chienne, *morons*... Mais je ne suis pas un baveux, ni un bagarreur. Je n'ai pas le physique de l'emploi. Ces bonshommes sont costauds, ils me casseraient la gueule. Ils auraient même raison. Ils n'ont sans doute rien à voir avec la mort de ma sœur. Et la plupart sont probablement d'honnêtes travailleurs. Des bons gars. Des pères affectueux. Le vrai coupable bat la semelle dans un pénitencier provincial. Il en a pris pour cinq ans. Une sentence d'une sévérité exceptionnelle, paraît-il. N'empêche qu'il sera bientôt dehors. Bien vivant, bien portant, avec tous ses morceaux. La comédie du repentir lui vaudra sûrement une bonne réduction de peine. Cherchez l'erreur.

Je suis reparti. Route 108, toujours. Je quitte la Haute-Beauce et ses paysages austères. La radio diffuse le deuxième concerto pour piano de Rachmaninov. Cette musique est extrêmement poignante. Je revois le visage de ma sœur, son visage disparu à tout jamais. J'entends encore sa voix. Son rire. Je voudrais tant

verser des larmes. Brailler comme un bébé. Mais c'est un cri de rage qui sort à la place. Ça fait quand même du bien. Il faut que le méchant sorte, n'est-ce pas ? Quelle impuissance, pourtant ! Je me fais pitié.

Il commence à faire sombre. J'entame la descente vertigineuse vers la vallée de la Chaudière. J'aperçois déjà les lumières de Beauceville, tout en bas. Je me calme. On m'attend à Québec. Je trouverai, chez moi, de quoi prendre congé des mauvais souvenirs.

Un souper agréable. Et une femme aimante.